

# spectacles

Au Centaur Theatre

*Devenez 8 février 71 (N.P.)*

## Le vrai réalisme de Tchékhov

par Michel Bélair

Tchékhov a toujours soulevé des controverses passionnées. Que l'on s'interroge sur la valeur esthétique de son théâtre ou sur la valeur prophétique de certaines de ses répliques, les avis sont fort diversifiés. Quant à la question du réalisme tchékhovien, encore là les tendances sont très marquées: certains soutiennent que ce réalisme début de siècle n'a rien à voir avec les tendances du théâtre actuel et que, par conséquent, l'on doit tendre à l'illustrer de la façon la plus discrète possible: d'autres affirment au contraire que la puissance dramatique de l'oeuvre de Tchékhov réside en grande partie dans ce climat à la fois simple et naïf et qu'il importe de le rendre tel que Tchékhov l'a voulu. Malgré toute l'ardeur que l'on met à défendre ces positions de principe, il faut admettre que ce sont là des questions secondaires que le "Oncle Vanya" mis en scène par Jean-Pierre Ronfard et produit par le Centaur Theatre remet à leur juste place.

### L'éclatement

Une des pièces les plus jouées de Tchékhov, "Oncle Vanya" est en quelque sorte le drame de l'impuissance de l'homme à être heureux. Pièce grise s'il en est une, elle semble poser en absolu ce que l'on pourrait appeler le principe de l'éclatement. Comme si Tchékhov mettait en scène des personnages de façon à voir lequel "explosera" en premier, "Oncle Vanya" prend l'allure d'une fresque où se jouerait en contre-point le sort de tout individu entrant en relation avec quiconque. Qu'il s'agisse de Serebryakov et de sa femme, de Sonya ou de Vanya, tous sans exceptions vivent des crises parallèles qui ne pourront qu'éclater les unes après les autres, les unes

à l'extérieur des autres, défiant ouvertement la liberté de chacun. En plaçant dans un même temps et dans un même espace des êtres en situation de crise, en nouant chacune de ces crises ou contexte ambiant, Tchékhov trace en fait un portrait fort pessimiste de la condition humaine. "Oncle Vanya", c'est tout autant le drame de cet homme qui n'a jamais connu une joie dans toute son existence et qui brusquement "éclate", que celui d'une femme qui aime et qui sait ne pouvoir être aimée; c'est aussi l'histoire de l'éclatement d'une jeune femme désabusée qui sait ne jamais pouvoir être heureuse et qui ne peut qu'assumer sa condition en même temps que celle d'un homme essayant de s'opposer à la détérioration et qui n'en arrive finalement qu'à un constat d'échec. C'est un peu tout ça, c'est cette tristesse latente et omniprésente que laisse voir le personnage de Vanya. Cynique par vocation, triste par habitude, Vanya est le prototype-même de tous ces êtres troublés ayant à apprendre la résignation. Bien sûr, comme dans toutes ses pièces, Tchékhov tente de rétablir quelque peu l'équilibre; un de ses personnages, le docteur, incarnant en quelque sorte l'homme à venir, croit en une "flore" future, à un monde nouveau dans lequel tous pourront évoluer en toute liberté, où l'homme sera meilleur parce que le monde sera meilleur. Ce "prophète du

monde meilleur" est une constante dans l'oeuvre de Tchékhov et il rend compte du climat social précédant la révolution d'octobre: dans "Oncle Vanya" toutefois, il se pose comme une sorte de révélateur incarnant la coupure entre deux mondes, entre deux univers diamétralement opposés, celui de Vanya et ses semblables et le sien.

C'est cette densité, cette profondeur de Tchékhov que Jean-Pierre Ronfard a réussi à faire ressortir. Au-delà de la question du réalisme tchékhovien, il a atteint par sa mise en scène à une des dimensions importantes de Tchékhov: celle de la vie. Par le rythme qu'il a donné à la production, par ces silences qu'il a su distribuer un peu partout de façon à faire ressortir les moments forts, par cette montée sensible tout au long de l'acte trois par exemple, Jean-Pierre Ronfard illustre la vérité profonde sur laquelle se base le réalisme de Tchékhov. Calquant sa démarche sur celle du dramaturge russe, c'est par les données extérieures du vécu qu'il atteint aux vérités profondes de l'homme; c'est là un exemple de fidélité au texte qui est loin d'être appauvrissant et qui, au contraire, repose l'actualité première d'"Oncle Vanya".

Bien appuyé par une équipe technique comptant Germain, au décor, et Vladimir Svetlovsky, aux éclairages, Jean-

Pierre Ronfard a certes réussi à donner toute sa dimension actuelle à un texte, par certains côtés, prophétique.

Quant à la distribution, elle illustre de façon concrète les prises de position du metteur en scène. Pas de véritable faiblesse, mais au contraire une sorte de constance à tous les niveaux. Le Serebryakov de Frank Doederlein manquait peut-être de profondeur, mais il était pour le moins "racheté" par Nonnie Griffin (Eléna), Maurice Podbrey (Vanya) et Paul Craig (le docteur), de même que par Dana Ivey (Sonya). Partout, une même économie de moyen et une même préoccupation commune: celle de la vérité.

Il est rare que l'on ne fasse pas d'"Oncle Vanya" une pièce à comédien. Misant habituellement, ainsi qu'on a pu le constater au cours des dernières années, sur un comédien célèbre, l'on en vient à oublier ce drame de la médiocrité vécu par chacun des personnages. La production du Centaur ne le fait pas: c'est tout à son avantage. Non pas que Maurice Podbrey ne soit pas à la hauteur de la situation dans le personnage de Vanya, mais bien plutôt parce que l'on a choisi d'incarner l'un des sens premiers de la pièce: celui de l'universalité du drame vécu par les personnages. C'est peut-être une distinction qui paraît subtile, mais la production y gagne certainement à tous les niveaux. Pour une fois que l'on rend justice à Tchékhov...